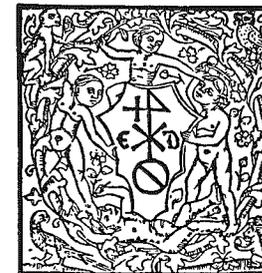


JEAN-BERNARD DE VAIVRE
ET
LAURENT VISSIÈRE

TOUS LES DEABLES D'ENFER

Relations du siège de Rhodes
par les Ottomans en 1480

Préface de
Philippe Contamine,
de l'Institut



LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot
GENÈVE
2014

X

RÉCITS DE PÈLERINS

Les Européens qui se rendaient en Orient passaient presque obligatoirement par Rhodes, et la description de la cité, parfois de l'île, figure dans un grand nombre de récits de voyage¹. En fait, plus que les marchands et les diplomates, ce sont surtout les pèlerins qui ont fourni les relations les plus intéressantes et les plus détaillées, les seules d'ailleurs que l'on a reprises ici. Dans leur immense majorité, les pèlerins allaient à Venise s'embarquer sur les galées qui faisaient la traversée régulière jusqu'à Jaffa. Les navires relâchaient en général, à l'aller comme au retour, dans les ports et les comptoirs vénitiens, en Crète vénitienne (*Candie*), ainsi qu'à Rhodes et à Chypre (devenue vénitienne en 1489). Le départ s'effectuait au printemps, en mai ou en juin, et le retour à l'automne, en septembre ou octobre ; selon la conjoncture politique et les aléas climatiques, les dates et les escales pouvaient varier, mais, globalement, tous les pèlerins ont suivi un itinéraire similaire. Leurs récits se ressemblent beaucoup dans leur structure : ils décrivent avec plus ou moins de détail la promiscuité et la vie en mer (une galée pouvait embarquer une centaine de passagers), les escales (qui duraient en moyenne deux à trois jours), et, bien sûr, leur visite aux Lieux Saints. Dans les cités découvertes en cours de route, ils se montrent très sensibles à la beauté des édifices religieux et à la qualité de leurs reliques². Les listes de monuments et de reliques, ainsi que quelques considérations générales, historiques et géographiques, sur les lieux visités se retrouvent d'un récit à l'autre et peuvent avoir été recopiées.

¹ Une étude très complète a été rédigée par François-Claude Plaisant dans un mémoire, malheureusement resté inédit, présenté en 1994 à l'Université de Paris I : *L'image de Rhodes dans les récits de voyage du XIV^e au XV^e siècle* (dir. Michel Balard). Nous tenons à le remercier de nous l'avoir communiquée. Les résultats de cette recherche ont été exploités par Michel Balard (« The urban landscape of Rhodes as perceived by fourteenth- and fifteenth-century travellers », *Mediterranean historical Review*, 10 (1995), p. 24-34), lui-même abondamment cité par Theresa Vann (« Battlefield Tourism. A Description of the 1480 Siege of Rhodes », dans *The Military Orders*, t. V : *Politics and Power*, dir. Peter Edbury, Aldershot, 2009, p. 141-146). Pour une vue d'ensemble, il convient de se reporter, sinon, au monumental travail de Jyri Hasecker, *Die Johanniter und die Wallfahrt nach Jerusalem (1480-1522)*, Göttingen, 2008.

² Sur les récits de pèlerins, voir en particulier les travaux de Nicole Chareyron, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge. L'aventure du saint voyage d'après journaux et mémoires*, Paris, 2000 ; Béatrice Dansette, *Les pèlerinages occidentaux en Terre Sainte aux XIV^e et XV^e siècles. Étude sur leurs aspects originaux et édition d'une relation anonyme de 1486*, s. l., 1977, 2 vol. ; Aryeh Graboïs, *Le pèlerin occidental en Terre Sainte au Moyen Âge*, Bruxelles, 1998 ; Marie-Christine Gomez-Géraud, *Le crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, 1999. Voir aussi l'intéressante anthologie : *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre Sainte (XII^e-XVI^e siècle)*, dir. Danielle Régnier-Bohler, Paris, 1997.

Mais au-delà des descriptions conventionnelles et répétitives, ces relations de pèlerinage constituent une extraordinaire mine de renseignements sur les domaines les plus variés : les voyageurs sont des observateurs curieux, attentifs, parfois crédules, qui notent ce qu'ils voient et ce qu'on leur dit. Ils offrent donc non seulement un témoignage ponctuel sur l'état de tel ou tel lieu à un moment donné, mais ils rapportent aussi les récits oraux, les légendes, les on-dit qui, sans eux, auraient été complètement perdus. Dans ces récits, qui n'étaient pas tous destinés à la publication, les pèlerins révèlent aussi leur personnalité. Il va de soi que de tels textes sont composés par la frange supérieure des voyageurs – les seuls à savoir écrire –, mais leur culture n'en est pas moins fort différente : on trouve des ecclésiastiques de haut niveau (Felix Fabri, Bernhard von Breidenbach, Francesco Suriano...) et de simples prêtres (Pierre Barbatre), des laïcs instruits (Santo Brasca, Georges Lengherand, Jean de Lobkowicz...), ainsi que des juifs (Meshullam Ben Menahem de Voltera, Obadiah de Bertinoro). Ces pèlerins viennent d'ailleurs de l'ensemble de l'Europe occidentale, et si certains écrivent en latin, la plupart se contentent du vernaculaire. Ces textes ont, dans certains cas, connu une extraordinaire diffusion : ils furent édités d'abord en latin et traduits dans d'autres langues (Breidenbach), ou simplement réédités parfois durant plus d'un siècle (*Le Voyage de la sainte cité de Jerusalem*) ; mais d'autres n'ont strictement eu aucune diffusion (Pierre Barbatre). Tous les cas de figure sont donc possibles.

1) LE CHOIX DES EXTRAITS

Si la plupart des pèlerins européens sont passés par Rhodes et ont évoqué l'île dans leur relation, leurs témoignages s'avèrent d'inégale valeur, et il n'était pas question d'intégrer, dans un ouvrage consacré au siège de 1480, l'ensemble de ces textes. Il a paru préférable de présenter ici un florilège d'extraits – 22 en tout – à la fois représentatifs et originaux, datés des vingt dernières années du XV^e siècle. Nulle prétention à l'exhaustivité donc. Mais l'échantillonnage n'en est pas moins extrêmement varié, comme le montre le tableau ci-dessous.

	1479	1480	1481	1482	1483	1484	1485	1486	1487	1488	1491	1493	1494	1497	Total
Latin		Fabri		Giglingen	Breidenbach			Lengherand	Le Huen	J. de Tourmai					3
Franç.		Voyage Barbatre													5
Italien		Brasca				Suriano							Casola		3
All.	Tucher Rierer	Pel. an.						Grünenberg			Schachten	Zedlitz		Hauff	7
Néerl.							Ghisrele								1
Tchèque												Lobkowicz			1
Hébreu			Meshullam						Obadiah						2
Total	2	5	1	1	1	1		1	2	1	1	2	1	1	22

Bien que les textes aient été rédigés en sept langues différentes, il convient de noter en premier lieu la surreprésentation des pèlerins germaniques : aux sept textes écrits en allemand, on peut adjoindre les trois en latin – d'autant plus que les récits de Felix Fabri et de Bernhard von Breidenbach ont été presque immédiatement traduits en allemand –, et celui de Jean de Lobkowitz, noble tchèque, mais dans la mouvance impériale. Les Français occupent la seconde place, avec cinq témoignages, et les Italiens, la troisième, avec trois – à moins de leur adjoindre les deux textes en hébreu, puisque leurs auteurs étaient originaires de Toscane. Aucun auteur ibérique, anglo-saxon ou scandinave donc. Si l'on excepte les deux juifs, ces auteurs provenaient pour moitié du milieu ecclésiastique (Felix Fabri, Pierre Barbatre, Paul Walther de Güglingen, Bernhard von Breidenbach, Francesco Suriano, Nicole Le Huen, Pietro Casola), et les autres appartenaient à de grandes familles aristocratiques ou patriciennes.

On n'a retenu dans la présente section qu'un petit nombre d'extraits de ces relations concernant l'escale de Rhodes, dans la mesure où ils comportent des notations utiles pour la compréhension des événements qui se déroulèrent durant le siège, et des descriptions de sites et d'édifices mentionnés au cours de l'été 1480, ou reconstruits par la suite. La plupart des extraits ont été transcrits d'après les manuscrits et les éditions originales, et traduits par nos soins, à quelques exceptions près cependant : les textes en allemand et néerlandais ont été traduits par Elisabeth Baumé-Leijzer, le récit tchèque par Katerina Pytlova et les deux témoignages hébraïques ont été repris des éditions existantes (l'édition anglaise de Meshullam et l'édition française d'Obadiah), avec l'aide de Nicole Hochner et Benjamin Kedar.

2) INTÉRÊT DES TÉMOIGNAGES

Les textes se répartissent *grosso modo* en trois périodes : avant 1480 / 1480 / après 1480.

Les relations de 1479

La première section est la plus brève : on a en effet retenu le témoignage de deux patriciens nurembergeois, Hans Tucher et Sebald Rieter le Jeune, qui voyageaient ensemble en 1479. Le premier, alors âgé d'une cinquantaine d'années, publia dès son retour une relation, où il note en particulier la pression des forces turques dans la région et la présence de 800 membres de l'Ordre à Rhodes. Dans son récit longtemps resté manuscrit, Sebald Rieter le Jeune se montre lui aussi sensible au rassemblement des troupes ottomanes. Les deux hommes brossent un rapide tableau de la cité de Rhodes à la veille de l'invasion. Il faut noter aussi qu'ils avaient embarqué à bord de la galée d'Agostino Contarini, un capitaine issu d'une vieille famille vénitienne et qui

allait assurer la ligne Venise-Jaffa jusqu'en 1496³. La plupart des pèlerins présentés ici ont de fait utilisé son navire, qui est représenté dans le manuscrit de Conrad Grünenberg (ill. 58), et tous le décrivent comme un homme âpre au gain.

Depuis une décennie, la Sérénissime avait resserré la réglementation concernant le transport des pèlerins ; elle délivrait une licence coûteuse (cent ducats), et interdisait aux patrons de ces galées d'embarquer des commerçants ou des marchandises, ou encore de se faire escorter par des navires de guerre – la bannière arborant la croix de Jérusalem cantonnée de croisettes de gueules signifiait leur statut de neutralité. Ces galées – deux ou trois – appareillaient en général au printemps et naviguaient de conserve.

Les relations de 1480

Cette seconde section s'avère étonnamment fournie.

En 1480, les Vénitiens, qui venaient de signer la paix avec le Turc, hésitaient cependant à affréter les traditionnelles galées de pèlerins, vu l'inquiétant rassemblement de la flotte ottomane. En fin de compte, une unique galère, celle d'Agostino Contarini, embarqua des pèlerins (6 juin). À l'aller, celui-ci ne relâcha pas à Rhodes, alors assiégée, mais au retour, il put s'y risquer, après avoir appris la départ des Turcs, et les voyageurs découvrirent ainsi la ville sauvée. L'escale dura du 11 au 14 septembre. Des 110 pèlerins présents sur cette galée, cinq – soit deux Français, un Allemand, un Suisse et un Italien – laissèrent un témoignage de ce qu'ils avaient vu. Une telle richesse documentaire reste tout à fait exceptionnelle, et on ne dispose d'autant de témoignages pour aucune autre année !

Ces cinq pèlerins représentent d'ailleurs des profils très différents. L'Italien, Santo Brasca, appartient à une illustre famille milanaise, très liée aux Sforza. Les deux Français sont des clercs : Pierre Barbatre, un petit prêtre normand, âgé de 55 ans environ, et un clerc parisien anonyme. Le Suisse, Felix Fabri, est un Dominicain très aventureux, qui revint par la suite en Terre Sainte compléter ses impressions, et tira de ses voyages une série de traités. Quant au pèlerin allemand, on ignore tout de lui... Les relations de Brasca, Fabri et du clerc parisien ont largement été diffusées par l'imprimerie, mais les deux autres textes ne nous sont parvenus que par hasard, dans des copies manuscrites uniques. Chacun de ces pèlerins possède son style propre et des centres d'intérêt différents, donnant ainsi sur le voyage et sur l'escale de Rhodes des éclairages complémentaires. Tous décrivent avec effarement les ravages du siège, les murailles en ruines, les maisons éventrées, les boulets de pierre qui jonchent les rues, et même les cadavres des Turcs flottant dans la lagune. Santo Brasca en brosse un tableau saisissant en peu de mots, et le clerc parisien se montre terrifié par la puissance des Turcs et leur expansionnisme. En bons pèlerins,

³ Les voyages des pèlerins à bord des galées sont énumérés par J. Hasecker, *Die Johanniter...*, p. 271 et sq.

ils vont aussi vénérer les riches reliques conservées dans la cité, qu'ils décrivent avec un plus ou moins grand luxe de détails : Pierre Barbatre est sans doute le plus sensible aux saintes reliques et à l'ambiance miraculeuse qui règne à Rhodes, mais les autres ne négligent pas ces points pour autant. Certains donnent aussi quelques impressions de voyages : Barbatre prend plaisir à parler avec des compatriotes installés sur place, Fabri note l'animosité des Rhodiens à l'égard des Vénitiens (qui, il faut le rappeler, avaient commercé avec les Turcs durant le siège), ainsi que la crainte générale d'un retour offensif des Turcs. Si, globalement, leurs récits se recoupent, ils prennent une tonalité très différente quant à la manière de narrer les événements du siège. Le clerc parisien, Brasca et Fabri se contentent d'en résumer les grandes lignes, mais Barbatre introduit dans son récit, déjà fort long, la *Lettre du Chevalier bourguignon* (cf. section VI-1) et le pèlerin allemand donne de son côté une relation circonstanciée qui pourrait également retranscrire un document manuscrit. Il est le seul à préciser que maître Georges était originaire de Saxe et même de Meissen ; au contraire des autres récits, il explique que les Turcs n'ont pas entièrement ravagé la campagne alentour, ce qui, selon lui, démontre leur intention de revenir plus tard ; il mentionne enfin l'intention manifestée par Pierre d'Aubusson d'envoyer à tous les princes d'Europe un récit du siège.

La brièveté de cette escale, dans un contexte encore dramatique, empêche cependant ces pèlerins de fournir une description très détaillée de la cité.

Les relations des années 1480-1490

La victoire de l'Ordre sur les Ottomans permit la poursuite des voyages maritimes incluant l'escale à Rhodes. Les extraits suivants, qui s'échelonnent de 1481 à 1497, présentent un double intérêt. D'un point de vue matériel, ils montrent l'extraordinaire effort de reconstruction mené par Pierre d'Aubusson dans la cité ruinée ; on voit, année après année, l'édification de nouvelles fortifications, mais aussi d'églises (en particulier Notre-Dame de la Victoire) et de bâtiments civils. Les voyageurs s'extasiaient sur l'ampleur et la modernité de ces travaux, ainsi d'ailleurs que sur les troupeaux d'esclaves turcs contraints de réparer ce que leurs coreligionnaires avaient détruit. Mais pour l'historien, ces textes revêtent encore une autre valeur, car on y voit la transcription de rumeurs, de légendes et de racontars concernant le siège – tout ce que des personnages, soi-disant bien informés, peuvent raconter aux voyageurs pour les étonner et les éblouir. Ces récits offrent donc souvent le contre-point des textes officiels ou semi-officiels et témoignent de la mémoire orale, ainsi de ce que l'on pourrait appeler, de manière plus triviale, le « téléphone arabe ». Les miracles advenus au cours du siège donnent lieu à toutes sortes de développements plus ou moins extravagants, y compris dans la communauté judaïque. Cela ne signifie d'ailleurs pas que ces témoignages soient tous naïfs ou erronés. Certains pèlerins ont nourri leur récit de textes racontant le siège : Fabri, Breidenbach et Le Huen ont lu et recopié la *Descriptio* de Caoursin.

Le premier témoignage de ces années-là est celui de Meshullam Ben Menahem de Voltera, un bijoutier juif de Florence, qui passa par Rhodes en mai 1481. Il s'émerveille déjà de l'ampleur des réfections, qui comprennent notamment une synagogue. L'année suivante, le Franciscain Paul Walther de Güglingen décrit les ravages du siège et la destruction du monastère de son ordre, alors situé hors les murs ; il note aussi le sort misérable des prisonniers turcs, réduits en esclavage. Son récit s'achève par la mention des terribles tremblements de terre de 1481. Un autre Franciscain, Francesco Suriano, qui passa par Rhodes en 1484, livre d'ailleurs un semblable constat épouvanté. Le célèbre doyen de Mayence, Bernhard von Breidenbach, fit escale à Rhodes en juin 1483 – sa relation de voyage, véritable *best-seller* européen, ne donne qu'un bref aperçu de la cité des Hospitaliers, mais la gravure qui l'accompagne s'avère en tout point remarquable.

Le Flamand Josse van Ghistele est probablement le pèlerin qui poussa le plus loin ses pérégrinations, puisqu'il alla jusqu'en Abyssinie et visita plusieurs pays d'Orient alors bien mal connus des Européens. C'est seulement en 1485, quatre ans après son départ, qu'il fit escale à Rhodes, lors de son retour en Occident. Si son récit du siège paraît succinct, c'est que, selon lui, l'affaire est bien connue en Europe grâce à la diffusion d'imprimés et même d'images – notation tout à fait exceptionnelle sur la campagne de propagande des Hospitaliers alors en cours.

Les voyageurs des années suivantes se montrent d'excellents observateurs de la ville de Rhodes, dont la reconstruction et l'embellissement sont désormais en bonne voie. En 1486, Georges Lengherand, mayer de Mons, s'émerveille ainsi de l'organisation de l'hôpital, de la puissance des nouvelles fortifications et note la construction de deux chapelles sur le site du dernier assaut, la première destinée aux Latins (Notre-Dame de la Victoire) et l'autre aux Grecs (Saint-Pantaléon). Conrad Grünenberg, architecte de Constance, voyageait cette année-là sur la seconde galée pèlerine, et sa description de Rhodes s'accompagne de commentaires avertis – il loue par exemple la décision du grand maître d'arser les tours trop hautes et de bastionner les remparts de manière à mieux résister à un siège d'artillerie, et il croque de manière remarquable la cité. Il s'étonne en revanche de la liberté dont jouissent les pirates dans le port de Rhodes. Frère Nicole Le Huen, passé par Rhodes en 1487, rédigea un gros ouvrage qui traduit et adapte en partie celui de Breidenbach, mais il livre aussi ses impressions de voyage, et il parle à la fois de Guillaume Caoursin et de Pierre d'Aubusson qu'il a rencontrés personnellement. La même année, Obadiah Ben Abraham, rabbin de la ville italienne de Bertinoro, passa par Rhodes et fournit un second témoignage sur la communauté judaïque, moins enthousiaste que celui de Meshullam Ben Menahem, tout en confirmant la version juive du miracle final contre les Turcs.

Pour les années 1490, on possède les récits de plusieurs pèlerins venus de l'Empire, trois Allemands et un Tchèque, tous doués d'un grand sens de l'observation. Il s'agit de Dietrich von Schachten, un familier de Guillaume, landgrave de Hesse, qui se rendit en Terre Sainte en 1491, d'Heinrich von Zedlitz qui accompa-

gnait le duc de Saxe Frédéric III en 1493, de Jean de Lobkowicz, noble tchèque qui voyagea la même année, et d'Arnold von Harff, qui fit le pèlerinage en 1497. Leur récit du siège s'avère parfois assez confus, avec des dates et des chiffres fantaisistes (Zedlitz), et un lot d'anecdotes inédites et de légendes qui renouvellent un peu le sujet (Schachten, Lobkowicz). Ils notent la présence de centaines d'esclaves turcs, traités comme des bêtes, qui poursuivent la réfection des murailles, et l'ampleur de celles-ci, qui surpassent tout ce qu'ils connaissent. Ils sont particulièrement intéressés par le fonctionnement de l'hôpital neuf, luxueux et sans commune mesure avec les hospices occidentaux. Le récit le plus circonstancié reste celui de Lobkowicz, donné ici *in-extenso* et qui n'avait jamais été traduit en français ; il décrit tout par le menu : l'hôpital, le château et les murailles, et livre aussi une très belle relation du siège. Les récits de ces années-là permettent de préciser la chronologie des grands travaux ordonnés par Pierre d'Aubusson : on peut ainsi dater l'importante restructuration du bastion d'Auvergne grâce au récit de von Harff. Celui-ci fait par ailleurs le décompte des membres de l'Ordre présents en 1497 – cinq cents, précise-t-il –, ce qui démontre combien la menace d'un retour des Ottomans pesait alors sur l'île.

X-1

HANS TUCHER

(1479)

Hans Tucher, *Reise in das gelobte Land*, Augsbourg, Johann Schönsperger, 1482, ff. 8v-9r.

Hans Tucher (1428-1491), membre d'une influente famille de Nuremberg, était juriste de formation. En 1479, il accomplit un pèlerinage en Terre Sainte avec d'autres patriciens de sa cité, dont Sebald Rieter le Jeune, qui écrivit de son côté un récit de voyage (cf. extrait suivant). À son retour, il fut élu bourgmestre de sa cité (1480). En 1482, il publia, à la fois à Nuremberg et Augsbourg, une relation très documentée de son périple, qui semble avoir connu un certain succès¹. Bernhard von Breidenbach indique d'ailleurs qu'il consulta ce texte avant d'entreprendre son second voyage en 1483, et il précise, à propos du Saint-Sépulcre, qu'il eut l'occasion de vérifier l'exactitude des mesures que Tucher y avait prises².

À l'aller, les pèlerins firent escale à Rhodes, du 14 au 15 juillet 1479, et au retour, du 14 au 17 février 1480. À la veille du grand siège, Tucher fournit une notice claire et concise sur la ville de Rhodes et les légendes qui l'entourent.

Mercredi, le 14 juillet [1479], nous arrivâmes tôt devant la ville de Rhodes. C'est une ville vraiment bien construite avec des murailles et des tours de défense et, devant la ville sur la mer, douze tours avec des moulins à vent, que les Génois ont fait construire pour commémorer le fait qu'ils avaient voulu prendre la ville, ce dont ils furent empêchés, mais certains de ceux qui l'avaient assiégée et furent attrapés se

¹ Hans Tucher, *Reise in das gelobte Land*, Augsbourg, Johann Schönsperger, 1482 (GW 47728-47729) ; Nuremberg, [Konrad Zeninger], 1482 (GW 47732). Dans les années suivantes, on note encore trois éditions : Nuremberg, [Konrad Zeninger], 1483 (GW 47733) ; Strasbourg, Heinrich Knochblochtzer, 1484 (GW 47774) ; Augsbourg, Anton Sorg, 1486 (GW 47731). Il en existe en outre une édition nettement plus tardive, donnée par Sigmund Feyerabend, *Reysbuch dess heyligen Lands, das ist ein grundtliche Beschreibung aller und jeder Meer und Bilgerfahrten zum heyligen Lande*, Francfort-sur-le-Main, 1584, ainsi qu'une édition moderne, due à Randall Herz, *Die « Reise ins Gelobte Land » Hans Tuchers des Älteren (1479-1480)*, Wiesbaden, 2002.

² A. Graboïs, *Le pèlerin occidental...*, p. 50, n. 93.

X-19

HEINRICH VON ZEDLITZ

(1493)

Reinhold Röhricht, « Die Jerusalemfahrt des Heinrich von Zedlitz », *Zeitschrift des Deutschen Palaestina-Vereins, herausgegeben von dem geschäftsführenden Ausschuss unter der versatwerlichen Redaction von Prof. D. Hermann Guthe*, t. XVII, Leipzig, 1894, p. 98-114, 185-200 et 277-301¹.

Heinrich von Zedlitz (?-1510)² appartenait à une famille de Prusse orientale connue depuis la fin du XII^e siècle³. Il effectua en 1493 un pèlerinage en Terre Sainte, au sein d'une troupe nombreuse de près de 200 personnes, où se trouvait notamment le duc de Saxe Frédéric III. Il navigua à bord du même bateau que Jean de Lobkowicz, auteur lui aussi d'une relation de voyage (cf. *infra*, texte X-20).

Le récit de l'escale rhodienne à l'aller (27-30 juin) comporte un résumé concis de l'histoire du siège et quelques détails inédits sur la reconstruction des défenses, comme sur l'hôpital neuf.

Le jeudi [27 juin], nous sommes partis de Candie et avons eu un très bon vent, tant la journée que la nuit. Le vendredi [28 juin], nous avons vu, à notre gauche, un château qui s'appelle Saint-Pierre, possession de l'Ordre et du maître de Rhodes, et

¹ Une chronique manuscrite de Joachim von Spiller (1663), que cite Röhricht, indiquait l'existence du manuscrit original du voyage de Heinrich von Zedlitz « chez feu Monsieur Dietrichen von Zedlitz, descendant du chevalier, pour l'avoir souvent eu entre les mains... » ; mais elle a été perdue. Cette édition a été faite d'après deux manuscrits, l'un à la bibliothèque du prince de Pless à Fürstenstein (ms. oct. 8c), l'autre à la bibliothèque de Breslau (Ki-Oe 195), copie du XVIII^e siècle comportant quelques variantes. Le premier de ces manuscrits a été copié par le comte Riant, et sa transcription très fidèle est conservée à Paris (Bibliothèque Sainte-Geneviève, Réserve, ms. 3645, ff. 50-135).

² Reinhold Röhricht, *Deutsche pilgerreisen nach dem Heiligen Lande*, 1900, p. 179-181. Le personnage est mort en 1510 et il fut inhumé à Strigaw, devant le maître-autel.

³ Les armoiries Zedlitz (de gueules au fermail d'argent) sont figurées dans l'Armorial Grünenberg (M. Popoff, *Édition critique de l'armorial de Conrad Grünenberg...*, n° 1938).

est situé en Turquie et doit être hautement craint par les Turcs, car il est très fort. [...] Puis, dans la soirée du même jour, nous sommes arrivés près de l'île de Rhodes, laquelle est située à .III^e. milles romains⁴ de Candie, car, lorsqu'on commence à apercevoir l'île, il y a encore .LXXX. milles romains jusqu'au port de la ville même de Rhodes.

Le samedi, jour de la fête des saints Pierre et Paul [29 juin], nous y sommes restés. Là se trouve l'Ordre de Saint-Jean à la croix blanche ; le maître est un Français, et il y a là en permanence .III^e. frères chevaliers à la croix, qui doivent tout le temps guerroyer et se battre sur mer contre les Turcs. Ils ont des galères et des bateaux et, à bord, des prisonniers ou des hommes qu'ils échangent et que l'on doit attacher aux fers. Ils doivent ramer sur le bateau leur vie durant, et j'en ai vu plus de cent ainsi enchaînés. Le maître de Rhodes est un cardinal qui reçoit du pape .X. mille ducats chaque année⁵. Il fait beaucoup de bien pour l'Ordre avec de grandes et magnifiques constructions. Il fait fortifier la ville et le château avec de profonds fossés creusés à main d'homme et maçonnés de pierres. Il y a aussi beaucoup de prisonniers turcs qui doivent y travailler de force, casser les pierres et porter de la chaux, comme des ânes, tous les jours. Et Rhodes est une ville avec un château, tous deux très fortifiés. Le site donne, d'un côté, sur la mer et, des trois autres côtés, sur une roche jaunâtre où sont creusés des fossés, profonds et bien appareillés de murs, si épais qu'une charrette pourrait rouler dessus.

Et comme on l'a écrit, en 1482, l'empereur turc est venu sur mer avec grande puissance de bateaux et a assiégé la ville de Rhodes, ses bastions et murailles. Il avait emporté toutes sortes de canons, de boulets de pierre et de poudre et beaucoup de monde, cela fait maintenant .XII. ans⁶. Et dans le port de la ville de Rhodes, vers la mer, est située une tour maçonnée et forte⁷, que les Turcs ont beaucoup bombardée et fait attaquer par des navires. Mais Dieu tout-puissant nous a favorisés, car on a, depuis la ville, atteint leur grand bateau avec une forte bombarde ; ce même bateau a coulé et plusieurs centaines de ces pestiférés de Turcs se sont noyés⁸, et ce bastion a pu déjouer l'attaque. Aussi, l'actuel maître a-t-il fait, depuis lors, entourer ce fort d'une muraille supplémentaire et l'a rendu très puissant, bien garni d'hommes d'armes et tout à fait redoutable. On n'y laisse entrer ou monter personne, sauf si le maître en donne l'instruction.

⁴ Le texte dit *welsche*.

⁵ Fr. Pierre d'Aubusson avait été créé cardinal du titre de Saint-Adrien, par un bref en date du 14 mars 1489. Ce n'est pas du pape, mais du sultan Bayazid, que le grand maître de Rhodes recevait annuellement une pension pour l'entretien de Djem.

⁶ Zedlitz fait erreur sur la date du siège et sur la présence de Mehmet II.

⁷ La tour Saint-Nicolas.

⁸ En fait, c'est l'affaire du pont flottant qui est ici relatée.

Le Turc a aussi tiré sur les murailles de la ville et y a fait projeter beaucoup de boulets grâce à ses machines. Le jour de saint Pantaléon, il a fait attaquer la ville avec grande puissance. Les Turcs ont ainsi escaladé la muraille et ont pénétré dans la ville. Le maître lui-même et ses frères sont montés sur la muraille pour la défendre, et il a lui-même été blessé. Dieu tout-puissant qui dispose toutes choses a fait en sorte que les dames et les femmes de la ville accourent ensemble dans les rues pour y apporter du vin et de l'eau aux leurs, afin qu'ils puissent se désaltérer. Quand, par la grâce de Dieu tout-puissant et de saint Jean, les Turcs qui étaient sur le mur ont vu cela, n'étant pas habitués à voir d'autres gens que des hommes en armes, ils ont été frappés de stupeur et se sont enfuis de la muraille. Alors, les nôtres les ont fort battus et ont déjoué l'assaut. Le maître a fait construire là une église et l'a fait occuper par des moines déchaux [*Franciscains*], à l'endroit même où eut lieu l'attaque, et il a fait édifier là un tombeau pour pouvoir y reposer⁹. Le Turc avait amené .XIII. grandes bombardes principales et .XI^m. personnes¹⁰. À l'église Saint-Antoine, se trouvaient .III. grandes bombardes qui ont tiré sur le fort ; et, à deux *gewende*¹¹ de là, il y avait .III. autres grandes bombardes qui ont tiré sur le château. Et sur l'autre côté de la cité, vers le couchant, .VII. grandes bombardes tirèrent contre la ville qu'ils attaquèrent. Et on a écrit que .VI. mille et .LXV. tirs, à partir des postes turcs ont été dirigés contre les bastions de la ville et le château – les boulets de pierre se trouvent toujours dans la ville. D'une manière générale, les grands boulets mesurent une coudée de hauteur et les petits un cinquième de coudée, tous faits d'une pierre très dure, que les Turcs ont fait fabriquer spécialement à cet effet et ont apportés avec eux, assiégeant la ville et le château pendant .XII. semaines. Quand ils eurent perdu le siège, ils rentrèrent chez eux quatre jours après. Depuis, le maître a fait renforcer la ville, beaucoup plus qu'elle ne l'avait été auparavant et, de jour en jour, il continue à la fortifier.

[*La description s'achève par une description de l'hôpital et des généralités sur l'île.*]

⁹ Jean-Bernard de Vaivre, « Commémorations par Pierre d'Aubusson du siège de Rhodes de 1480 », communication présentée en 2011 à la *Société nationale des Antiquaires de France* et publiée dans *SHPOM*, n° 28 (2013), p. 12-43.

¹⁰ Chiffre étrange, qui résulte probablement d'une erreur de copie (le scribe a dû écrire .XL. pour .XL., puisque c'est de 40 000 hommes que parle son compagnon de voyage, Jean de Lobkowicz).

¹¹ Unité de mesure alors en usage en Allemagne, mais variable selon les régions. Comme on compte souvent 30 *gewende* pour un mille romain, on peut estimer cette unité à 49,4 m. La seconde batterie qui tirait sur le palais était donc située, selon Zedlitz, à une centaine de mètres de la chapelle Saint-Antoine, vers le couchant : ce qui correspond bien à la réalité.

X-20

JEAN DE LOBKOWICZ

(1493)

Jana Hasisteinského z Lobkovic, Putování Svatému Hrobu, éd. Ferdinand Strojček, Prague, 1902¹.

Jean de Lobkowicz, issu de l'une des plus illustres familles de Bohême, s'embarqua en 1493 sur la galée d'Agostino Contarini pour se rendre en Terre Sainte. Il effectua donc, selon la coutume, deux étapes à Rhodes, l'une à la fin du mois de juin, l'autre au retour, en août 1493². Son récit, rédigé en tchèque, est intéressant à double titre. Il donne, d'une part, une relation du siège de 1480, en reprenant en partie des témoignages recueillis sur place, notamment celui du maître-artilleur de la cité, et, de l'autre, sa description de la ville de Rhodes comporte des précisions qui ne se retrouvent pas chez d'autres pèlerins. Il a ainsi été frappé du fonctionnement de l'hôpital neuf (la « nouvelle enfermerie »), dont les bâtiments subsistent aujourd'hui encore. Il précise aussi que l'église Saint-Pantaléon, fondée à l'endroit même du dernier assaut turc de 1480, était désormais achevée ; elle comportait, au-dessus du portail, une sculpture rappelant l'épisode au cours duquel Pierre d'Aubusson fut précipité en bas de la muraille avant de reprendre le combat, et c'est en son sein que celui-ci fit ériger son tombeau. Un point a beaucoup marqué le pèlerin : l'emploi systématique de la pierre de taille, partout bien appareillée.

Son récit est ici présenté *in-extenso*, non seulement parce qu'il offre sans doute la meilleure description de la cité dans ces années-là, mais aussi parce qu'il était inaccessible jusqu'ici à un public francophone.

¹ Le manuscrit original n'étant pas conservé, l'édition de 1902 a été effectuée sur la copie de 1515 (Narodni knihovna, Prague, Ms. XVII A13, ff. 1r-180r). L'extrait présenté ici a été traduit en français par Katerina Pytlova et Olivier Marin, que nous remercions pour leur aide précieuse. Sur le personnage, voir Olivier Marin, « Le péril turc du Pèlerinage au Saint-Sépulcre de Jean Hasistejnsky de Lobkovic (1439) », dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, Actes du colloque de Prague (26-27 octobre 2007), dir. Martin Nejedlý, Jaroslav Svátek, Toulouse, 2009, p. 233-253.

² Sur cet aspect, « Johann von Lobkowitz : What a pilgrim saw at Rhodes », éd. Karl von Schwarzenberg, *Annales de l'Ordre souverain militaire de Malte*, t. 26 (1968), p. 103-105.

[Voyage aller (28-30 juin)]

Le vendredi de la vigile de Saint-Pierre et Saint-Paul Apôtres [28 juin], nous avions, en naviguant à la voile, des îles à main gauche : Leros, Calymnos, Christiana, Symi, et aussi à main gauche l'île nommée Karpathos, île qui appartient aux seigneurs de Venise. Naviguant, plus loin, à notre main droite également, il y avait trois autres îles : Cos (*Casso*), Nisyros (*Nassara*), Chalki (*Charki*)³. Et ces trois îles sont au maître de Rhodes. Et sur cette île de Chalki, il y a un château et près de celui-ci une petite église Saint-Nicolas, et c'est le maître de Rhodes qui occupe ce château. Et de nouveau, me fut-il dit par notre patron, ainsi que de beaucoup d'autres hommes de confiance, que les habitants de cette île de Chalki disposent d'une richesse particulière : un grand nombre d'armes de fer s'y trouvent, des canons ainsi que des socs, des araires, des pioches, bref tout ceci durable, car ces matériaux ne diminuent jamais. Il ne faut jamais rien réparer ou donner au forgeron pour une restauration, car tout résiste sans réparation aucune, subsistant comme c'était au début, les paysans et habitants de l'île disposant de ces objets comme ils étaient du temps de leur arrière-grand-père⁴. Aussi, sur cette île, quiconque dérobe quelque chose ne peut cependant l'emporter. Ainsi lorsque quelqu'un achète du bétail, il ne peut le mener en pâture sans l'avoir d'abord payé. Le même jour, à l'heure de midi, nous eûmes, à main gauche, un château qui est également au maître de Rhodes, nommé Château Saint-Pierre, mais nous ne pûmes le voir, car il est derrière les autres îles. Et comme je l'ai appris d'un noble chevalier qui fut du même Ordre que le maître de Rhodes, et qui demeura dans ce château, et également de la part d'autres hommes de confiance, près de ce château Saint-Pierre, les chevaliers ont de gros chiens, et ces chiens courent autour du château la nuit comme des veilleurs, à un

³ L'énumération des îles par Lobkowitz est sans doute reprise de textes antérieurs car, s'il est normal que la galée ait laissé Leros et Calymnos, comme Symi, sur sa gauche, il est extrêmement improbable que cela ait aussi été le cas pour Karpathos, surtout en laissant, plus tard, Chalki par tribord, et ce dans l'ordre indiqué par ce texte.

⁴ D'après F.-C. Plaisant (*L'image de Rhodes...*), cette légende se trouve rapportée pour la première fois, en 1395, par Nicolas de Martoni à propos de l'île de Piscopia (Tilos) : « Les habitants ont une grâce qu'ils doivent à la vertu et bénédiction de saint Nicolas, c'est-à-dire que tous les outils de fer, de quelque espèce que ce soit qui s'y trouvent, sont impossibles à consumer et ne se consomment pas », et ils sont offerts en dot. Le notaire italien cite d'ailleurs sa source : Domenico d'Alemania, amiral de l'Ordre (« *Pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien* », éd. Léon Le Grand, *Revue de l'Orient Latin*, t. III (1895), p. 566-669, ici p. 640-641). En 1458, William Wey retrace cette histoire : saint Nicolas est né à Sarki (Chalki), et par l'effet de ses mérites, les outils de fer durent « toute la vie des pères et des fils » ; dans cette version, ils ne se transmettent donc pas des pères aux filles (*The itineraries of William Wey, fellow of Eton College, to Jerusalem (AD 1458 and AD 1462) and to Saint James of Compostella (AD 1456)*, éd. Albert Way, Londres, 1857). Guillaume de Thuringe raconte également cette légende, qu'il localise à Chalki (*Pilgerfahrt des Landgrafen Wilhelm des Tapferen von Thuringen zum Heiligen Lande im Jahre 1461*, éd. Johann Georg Kohl, Brême, 1868).

demi-mille ou plus. Et comme ce même château se situe sur la côte turque, les chiens sont si vigilants que, s'ils trouvent un Turc quelconque pendant la nuit ou bien quand ils trouvent des traces de ce dernier, ils suivent sa trace comme un braque suivrait un cerf. Et l'ayant attrapé, ils le déchirent immédiatement sans qu'il puisse se défendre. Et le matin, quand le jour se lève, ils reviennent à ce même château en courant et, de nouveau, attendent devant le château qu'on donne à chacun d'entre eux assez de pain pour manger. Et si les mêmes chiens trouvent un prisonnier chrétien qui fut prisonnier en Turquie et s'en est enfui, ils ne lui font rien et sont pleins de joie envers lui, comme s'il était leur familier, marchent devant lui, lui montrant le chemin jusqu'à ce même château⁵. Ce château se situe à cent milles d'Italie de Rhodes, au bord de la mer sur la côte de la terre turque. Et il n'y a pas de dépendances, seulement le maître de Rhodes y pourvoit en tout et y envoie ses hommes, les meilleurs qui puissent être.

Ce jour même, à midi, nous naviguâmes en longeant l'île de Rhodes. Et celle-ci était à six ou sept milles d'Italie⁶ d'un côté. Et, à main gauche, aussi à sept milles d'Italie, il y avait les montagnes turques. Et ce pays turc est ici appelé Carie. Ces montagnes ne sont pas aussi hautes que les précédentes et sont très pierreuses et rocheuses, et il ne semble pas qu'il y ait de terre fertile.

L'île de Rhodes est très pierreuse et montagneuse, et elle n'est pas très fertile, ne donnant ni raisin, ni blé. Comme je l'appris, tout le blé et le raisin que donne cette île ne suffiraient même pas pour deux mois aux habitants de l'île. Le blé et aussi les autres choses utiles sont importés par bateaux et ici rachetés. Cette même île, à ce que je sache, mesure en toute sa grandeur cent cinquante milles d'Italie. Et il y a là des animaux qu'on appelle daims, un peu plus grands qu'une chevrette et ressemblant à une chevrette, seulement leurs queues sont plus grandes. Et il y a aussi des boucs de Carinthie. Il y a également grand nombre de lièvres et de perdrix, mais plus grands, avec des lèvres et des pieds rouges. Aussi vis-je des oiseaux grands comme le coq de bruyère, mais ceux-ci ont une tête comme une gélinotte, mais une gélinotte a derrière ses oreilles une tache rouge et, ici, leurs taches sont blanches. Et leur plumage ressemble à celui du coq de bruyère, mais il est d'un gris plus sombre que celui du tétras. Et sur la poitrine, ils ont des taches blanches, comme celles des faucons sur leur poitrine. Et, cette fois-là, six ou sept milles d'Italie avant d'arriver à la ville de Rhodes, nous vîmes, sur l'île, au sommet d'une haute colline, une grande église que l'on nomme Notre-Dame de Philermé. C'est un lieu de pèlerinage que cette église, desservie par plusieurs prêtres de l'Ordre de Rhodes.

Et le jour même, environ deux heures avant le soir, nous arrivâmes dans le port de la ville de Rhodes, où nous jetâmes l'ancre, et plusieurs d'entre nous allâmes sur de petites embarcations jusqu'en ville. Ainsi, nous arrivâmes à Rhodes.

⁵ J.-L. Bacqué-Grammont, « Le château Saint-Pierre... ».

⁶ Le mille d'Italie valait 1 000 *passi romani*, soit 1 478 m.

Le samedi, jour de la fête des saints Pierre et Paul [29 juin], nous nous rendîmes le matin à l'église paroissiale Notre-Dame pour assister à la messe. Et après l'office, nous allâmes à l'église Saint-Jean-Baptiste, qui est proche du palais, où se trouve la cour du maître de Rhodes. Et, ayant visité l'église, allant à notre logis, à gauche près de ladite église, il y a un édifice, de grande taille et joliment construit, que l'on nomme en italien *l'infirmaria*. Et ce bâtiment fut nouvellement construit il y a quelque dix ans⁷ par le maître de Rhodes, dont le nom est Pierre d'Aubusson, natif de France, gentilhomme distingué et guerrier contre les Turcs. Et venant du château, il y a une grande porte pour y entrer. On y accède par quelques marches de pierre. Il y a encore une autre porte, qui donne sur la rue, laquelle va du château dans la ville ; c'est une très longue rue. Et de chaque côté, près des maisons, cette rue est dallée de pierres taillées et de pavement, la zone médiane étant de petites pierres.

Sur le bâtiment nommé infirmerie.

Ce bâtiment, l'infirmerie, est tout entier construit de pierres de taille et il y a, à l'intérieur, une cour carrée. En bas, il y a un cloître tout autour, voûté de pierres de taille. En montant un escalier de pierre, entrant dans le cloître, on note qu'il est proprement construit, et on peut marcher tout autour comme dans un cloître. Il y a de grandes ouvertures tout autour, avec un petit mur entre les baies, une fenêtre étant à côté de l'autre, par lesquelles on peut regarder à l'intérieur. Et tout y est finement peint. Et autour, il y a partout une chambre à côté d'une autre, et, dans chaque chambre, un ou deux lits faits. Dans ces chambres, il y a des pèlerins qui font le pèlerinage au Saint-Sépulcre et voyagent en bateau. Qui le veut, peut loger ici, car on ne trouve pas de bonnes hôtelleries par ici. Et parmi ces salles, on trouve également une chapelle. Et ce cloître supérieur n'est pas voûté en pierre, mais seulement de grosses poutres avec des planches dessus, et couvertes de chaux, le toit étant penché pour que l'eau de pluie s'écoule. Dans cet édifice, il y a aussi un puits, bien propre dans lequel on a de l'eau potable, très bonne. Et ceci est aménagé pour que l'on puisse porter de l'eau de ce puits au cloître, en bas et en haut. Depuis le cloître du haut, on arrive dans un beau jardin bien tenu, couvert par une treille ; alors quand on s'y promène, on s'y trouve comme dans une cave. Et dans ce jardin, on cultive divers fruits, par exemple des grenades, des oranges, des figues et aussi d'autres fruits. Et dans ce jardin, à côté du puits, il y a une fontaine propre, construite en pierre de taille, et l'eau y est amenée depuis le puits. Par ailleurs, avec cette même eau, on arrose tous les arbres fruitiers du jardin, car, dans ce pays, il

⁷ Cette précision est importante et confirme l'analyse actuelle des éléments architecturaux (modé-
nature des pierres, données héraldiques des chapiteaux et des peintures du plafond de la grand-
salle...).

ne pleut que rarement et on y vit de fortes chaleurs ; si on n'arrosait pas les plantes, tout serait brûlé par la chaleur. Le maître de Rhodes a établi pour règle que tout homme, de religion chrétienne, quel que soit son rang, modeste ou élevé, peut venir là s'il est malade et le demande, et, pour l'amour de Dieu, il y sera tout de suite accueilli. Et on lui fournira les médecines et tout ce qui est nécessaire, nourriture, boisson et literie. Si c'est un personnage d'importance, il aura une chambre particulière et, pour tout homme de moindre état, il y a une belle salle, très vaste, avec une double rangée de lits, où reposent plusieurs malades. Et ces lits sont fort bien faits, avec une literie blanche fort propre, et sur chaque lit une couverture en tissu de couleur rouge, car là-bas, il ne fait pas aussi froid qu'ici. Et près de chacun de ces lits, une porte ouvre sur un balcon, de manière à ce que chacun de ces malades puisse prendre l'air, chaque fois qu'il le souhaite, depuis ce balcon. Et il dispose en outre d'un cabinet privé. Il y a aussi dans ce bâtiment une vaste cuisine, avec plusieurs cuisiniers qui préparent la nourriture pour les malades. Il est également ordonné que chaque malade ait son domestique qui le surveille et le serve de tout ce dont il a besoin. Deux médecins sont également attachés là, pour examiner les malades deux fois par jour, une fois le matin et une autre fois le soir. Et ces médecins, ayant le matin examiné ses eaux, si quelque médecine de la pharmacie s'avère nécessaire pour sa maladie, ils l'inscrivent immédiatement sur une feuille, car il y a, à côté, une pharmacie, également dotée par le maître. Ceux qui en sont chargés apportent les prescriptions à la pharmacie, ce qui peut valoir plusieurs florins. Mais pour ces médecines, les patients n'ont rien à payer. En outre, les mêmes médecins rédigent sur une feuille quelle sorte de repas doit alors être donné et à quel moment. Et ceux qui en sont chargés doivent l'apporter à l'heure que les médecins ont prescrite par écrit de le faire. Toutes ces tâches sont confiées à trois hommes : un chevalier de l'Ordre et deux servants, chacun d'eux étant sous serment à cet effet. Tous les matins, tous les trois se retrouvent dans cette infirmerie et les médecins leur donnent les prescriptions de tout ce dont les malades ont besoin ; ils le notent, et tout doit être assuré sans tarder, comme le médecin l'avait prescrit. Aussi à ce moment, ai-je constaté que les malades étaient servis dans des plats d'argent, buvaient de la même manière dans des timbales d'argent et mangeaient avec des cuillères de même métal. En outre, tout malade qui s'y trouve, peut y déposer son argent et tout ce qui lui appartient, et une fois guéri, tout lui sera rendu. Et aucun d'entre eux n'a à déboursier quoi que ce soit pour son séjour là, si ce n'est qu'ils peuvent librement de leur bonne volonté donner quelque chose au domestique qui les a servis. Et si cet homme est nanti et laisse ses biens à un ami en héritage dans un pays quelconque, les hommes qui en sont chargés font rédiger tout cela, avec son nom et son pays d'origine. Quand, l'année suivante, d'autres pèlerins arrivent, on leur demande si l'un d'eux est originaire de ce pays-là et on leur dit d'annoncer à ses amis, en arrivant chez eux, la nouvelle qu'il est mort et leur a laissé quelque chose en héritage et qu'ils doivent donc le demander. Et s'ils le demandent, tout leur sera donné.

Au temps de saint Paul, la ville de Rhodes fut nommée Colosses, et saint Paul écrivit son *Épître aux Colossiens*.

Le château de Rhodes

Le château de Rhodes n'est guère fort du côté de la ville, n'y comportant pas de douves ; il est situé à l'un des angles de la ville. Mais du côté de la campagne, il y a de profonds et larges fossés, certains doubles et d'autres triples, emplis de lapins que le maître mange, comme excellente venaison. Tout est construit en pierres de taille, tours et murailles du château, et ce, de forte épaisseur. Là, le grand maître tient sa cour, étant au-dessus de tous ceux qui portent la croix de l'Ordre, même le sire de Strakonic⁸. Et lors de mon séjour, on m'a dit qu'il avait dans sa cour quatre cents gentilshommes de bonne naissance, qui portaient la même croix que lui. Ils ne sont pas prêtres, mais suivent une règle et portent la croix. Il y a parmi eux des hommes de différentes langues, Français, Espagnols, Italiens, Catalans et hommes des terres germaniques avoisinantes. Quelques-uns appartiennent au Conseil du grand maître et certains sont directement à son service. Et lorsqu'ils ont servi plusieurs années, le grand maître leur donne un office ou commanderie dans le pays d'où ils sont originaires. Ainsi, chacun d'eux peut-il en disposer jusqu'à la fin de ses jours. Le grand maître pourvoit à la nourriture et à la boisson de chacun d'eux, mais assez médiocrement, me suis-je laissé dire : la plupart du temps, on leur sert de la viande de chèvre au palais. Les membres de la cour possèdent des chevaux et des mules, qu'ils montent pour circuler ou pour chasser, avec des faucons, car il y a un grand nombre de lièvres et des animaux qu'ils appellent des daims.

Le grand maître possède des galères, des nefes et des fustes. Quand sa patience à l'égard des Turcs ou avec le grand soudan atteint ses limites, il ordonne aux chevaliers – une, deux ou trois centaines, selon les besoins, plus des mercenaires – qu'ils s'embarquent sur ces galères et nefes et voguent vers les montagnes turques, qui sont éloignées de douze ou treize milles de Rhodes, et si, en naviguant, ils tombent sur un bâtiment turc quelconque, ils le suivent et le prennent. Et, s'ils ne trouvent rien sur mer, ils s'ancrent sur la côte turque, y font des prisonniers, capturent du bétail et tout ce qu'ils trouvent, et cela fait, rembarquent et retournent à Rhodes. Ils donnent au maître la part qui lui revient et vendent la moitié des autres captifs. Ceux-ci doivent travailler comme des ânes, ainsi que leur ordonnent ceux qui les ont achetés. Et il y a parmi eux de forts gaillards que l'on enchaîne par les pieds sur les dites galères. Et ils doivent y ramer jusqu'à ce que leurs amis, d'autres Turcs, payent une somme en ducats pour les libérer. Et un détenu peut rester ainsi des

⁸ Strakonic,auj. Strakonice, en République tchèque, chef-lieu du sud de la Bohême, dont le château fut donné par un seigneur de Bavor à l'Ordre de Saint-Jean, et qui devint ainsi le siège du prieuré de Bohême. Le prieur était alors fr. Jean de Swamberg (AOM 396, fol. 125r).

années, vivant dans un grand dénuement, avec sa misère, avant que les autres n'apprennent où il est. Pendant ce temps, il ne mange ni ne boit rien de bon, ne mange que du pain sec qu'ils appellent biscuit, et celui-ci est tellement dur qu'il faut le tremper dans l'eau. Et pour pouvoir l'avalier, il faut encore boire de l'eau avec. Et j'ai vu, sur l'un des navires, une centaine de ces hommes enchaînés comme cela, mais ils étaient tous chrétiens, parmi eux des hommes achetés et des hommes retirés de la roue et de la potence condamnés à mort⁹, et ceux-là doivent être enchaînés ainsi jusqu'à la fin de leurs jours. On les traite comme des bestiaux. Quand j'étais là-bas, le maître de Rhodes supportait bien les Turcs tant qu'ils restaient sur leur terre, mais les rencontres entre Rhodiens et Turcs sur la mer finissaient par des batailles et c'était le plus fort qui prenait tout. Les chevaliers ne peuvent supporter le grand soudan, qui tient Jérusalem où se trouve le Saint-Sépulcre, mais ils naviguent vers son pays, débarquent et pillent les villages près de la mer, prennent des prisonniers et du bétail puis retournent chez eux, à Rhodes. Mais ce pays est bien éloigné, peut-être bien à 700 milles d'Italie.

Devant le palais du grand maître se trouve l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui est le patron de cet Ordre à la croix. La nef de cette église n'est point voûtée, si ce n'est le chœur. Dans cette église, il y a beaucoup de frères de l'Ordre qui chantent les Heures. À main droite du chœur, il y a une chapelle neuve, proprement construite, que le même maître a fait édifier. Et là, de temps en temps, il participe aux offices. À main gauche, près de l'autel majeur, il y a une seconde chapelle, la sacristie. C'est là que les prêtres s'habillent avant de célébrer la messe et là qu'ils gardent les sacrements. Sous le palais, le grand maître élève dans les fossés des cerfs, des chevreuils et des daims ; et au-delà des fossés, il a un parc, clos par un mur, où il y a des autruches et divers oiseaux, d'espèces que l'on ne trouve point dans nos pays, volailles des Indes, et j'en ai vu plusieurs qui ont la taille de coqs de bruyère, de minuscules têtes sommées d'une touffe comme le paon, et des plumes non pas grises ou bleues, mais de très belles couleurs.

À deux ou trois perches de ce château, vers le coucher du soleil, près de la mer, se situe une petite église Saint-Antoine, que ce maître de Rhodes fit nouvellement construire. Et près de cette église, il y a un jardin, que j'ai visité, avec une treille chargée de raisins. Et j'ai vu que, dans ce jardin, une partie des raisins étaient mûrs, d'autres raisins encore tout verts, un peu plus grands que des pois, les derniers n'étant qu'en fleurs. Il s'ensuit donc qu'ici, me suis-je laissé dire, dans ce jardin, les raisins mûrissent trois fois chaque année. La première fois, vers la fête de sainte Marguerite, la deuxième fois vers celle de saint Barthélemy et la troisième fois vers la fête de saint Venceslas. Dans ce jardin, il y a aussi beaucoup d'autres fruits divers – oranges et grenades – et un puits dont on prend l'eau pour arroser fruits et vignes deux fois par jour, car la chaleur est très forte ici.

⁹ Mot à mot : *qui méritent la mort*.

La forteresse de la ville de Rhodes

La ville de Rhodes est immensément forte, mais elle n'est pas encore terminée, car le maître de Rhodes la reconstruit si forte que quatre cents ouvriers y travaillaient tous les jours lors de mon séjour, les uns dans les fossés, les autres dressant les murs, et d'autres encore taillant la pierre. Et je ne crois pas qu'une fois la ville achevée, il puisse y en avoir de plus forte. Presque une moitié de la ville de Rhodes est sur la mer avec des portes bien larges. Entre ces portes, il y a comme des digues de rochers naturels, mais remparées de grosses pierres qui furent amenées ici et alignées, et chacune de ces digues est bien large de vingt pas. En sortant de la ville, à main gauche, il y a encore une autre digue qui relie les murailles de la ville à la mer et qui est aussi pierreuse et alignée que les autres. Et elle s'éloigne de la ville de quatre perches, et cette même digue se trouve toute entière dans la mer. Et il y a là trois petites tours rondes, et, sur chacune, il y a un moulin à vent. Et derrière ces tours, sur cette même digue, il y a une petite église Saint-Nicolas, construite en pierre de taille et voûtée, que le maître de Rhodes fit nouvellement construire, un an ou deux avant mon séjour là-bas. Et, une perche plus loin que cette église, en direction de la mer, il y a un rocher rond et pas haut, tout droit à la fin de cette digue, et sur ce rocher, on a construit une tour toute ronde en pierre de taille. Et autour de cette tour, il y a un bastion, également en pierre de taille, dont les murs sont bien forts. Ce bastion, je l'ai visité et étudié, mais je n'ai pas visité la tour. Et dans ce bastion, il y avait des canons : quatre gros canons et une bombarde très longue. Et de larges bouches, par lesquelles on devrait tirer si les ennemis débarquaient près de cette tour. Et entre la tour Saint-Nicolas et l'église Saint-Antoine, plus haut décrite, il y a encore un port particulier, où les bateaux abordent. La marée y monte rapidement par une embouchure large d'une perche et demie ou deux. Et de l'autre côté, quand on navigue vers le port de la ville, à main gauche, il y a encore une autre digue semblable à la première, mais celle-ci mesure trois perches vers la mer. Et au bout de cette digue, il y a une grande tour avec des murs très forts. Autour de cette tour, il y a de nouveau un bastion, également construit de murs bien forts. Et entre cette tour et la ville, il y a treize petites tours rondes peu hautes, où se trouvent treize moulins à vent, car il n'y a nulle part de l'eau courante. Et entre les deux digues, l'une avec les moulins et l'autre avec l'église Saint-Nicolas, il y a encore une autre digue très courte, allant de la ville en direction de la mer, longue d'environ une perche. Et au bout de cette digue, il y a de nouveau une belle et haute tour, de section carrée, construite en pierre de taille. Et sur cette tour, de chaque côté, il y a un encorbellement en pierre de taille¹⁰. Et entre cette tour et la ville, il y a une muraille bien haute, reliant la digue à la ville. Et c'est là qu'est situé le port intérieur, où l'on aborde avec les bateaux, et qui mène aux portes de la ville. La ville de Rhodes est toute entourée d'une muraille en pierre de taille, bien haute, seize

¹⁰ Ce sont là les quatre échauguettes de la tour de Naillac.

largeurs de mon pied¹¹. Et il y a de nombreuses tours, environ quarante, aussi hautes, en pierre de taille. Et ces tours sont voûtées à l'intérieur et n'ont aucun toit au-dessus, seulement, sur chacune de ces tours, il y a un exhaussement avec des gros merlons de pierre, et de là, on peut, s'il le faut, tirer et lancer des boulets. Et chaque tour est éloignée de l'autre d'environ une demi-perche. Et entre ces mêmes tours, sur toute la muraille de la ville, il n'y a ni exhaussement ni toit, il y a seulement de simples murs.

Les fossés autour de Rhodes

Autour de cette même ville de Rhodes, il y a des fossés profonds, dont certaines parties étaient déjà achevées et d'autres encore en construction, très profonds, dans certains endroits doublement ou bien triplement murés, et tout est bien large et construit en pierre de taille. Et entre ces fossés, il y a des boulevards, de nouveau bien hauts et larges que l'on a construits avec la terre provenant des fossés, et dans ces boulevards, il y a des bouches pour de grands canons à démanteler, et s'il le faut, on peut y tirer aussi avec de plus petits canons. Et ces remparts sont aussi renforcés par des murs en pierre de taille. Et du côté de la ville, tout est lié par ces remparts et fossés, et dans chaque muraille, on trouve des ouvertures par lesquelles on peut donc tirer de côté avec de plus petits canons, coulevrines et hacquebutes et se défendre ainsi contre un assaut, au cas où l'ennemi investirait ces fossés. Et tout cela est bien proprement construit.

Le grand Turc à Rhodes

Ce fut l'an de l'incarnation du Seigneur 1480, le trentième jour du mois de mai, sous le règne du précédent empereur turc, le père de l'actuel empereur, celui dont le nom était Otman Uli¹². Ce seigneur très belliqueux avait à cette époque assujéti beaucoup de peuples chrétiens, ainsi que le rapportent les chroniqueurs et comme je me le suis laissé dire par des hommes de confiance lors de mon voyage vers le Saint-Sépulcre. L'œuvre de cet empereur fut énorme, il a rassemblé de nombreuses terres, de sorte que, durant son règne, il conquiert deux empires, l'un qu'on appelle Trébizonde et l'autre, l'Empire de Constantinople, et une douzaine d'importants royaumes notamment : Pont, Bithynie, Cappadoce, Paphlagonie, Cilicie, Pamphylie, Lycie, Carie, Lydie, Phrygie, Morée, Bulgarie, Achaïe, Arcadie, une grande partie de la Macédoine et de l'Épire et deux cents, ou plus, grandes et

¹¹ Environ 5,30 m.

¹² Il faut bien sûr entendre Mehmet II. Quant à la date du début du siège, elle est plus précise que celle donnée par Zedlitz (1482), mais quand même inexacte, puisque les Turcs investirent la cité à partir du 23 mai.

formidables villes¹³. Comme il n'était pas rassasié de sa voracité et qu'il voulait assujettir plus de chrétiens encore, il prépara ses plans pendant de longues années sans regarder à la dépense. À ce qu'on m'a dit, il fit préparer de grandes pièces d'artillerie et quantité de boulets en pierre très dure, avec l'intention de prendre la ville de Rhodes et de soumettre l'île tout entière.

En ce jour donc, il parvint sous les murs de Rhodes avec force navires, galées et nef. Outre l'empereur en personne¹⁴, la flotte transportait environ quarante mille hommes en armes, ainsi que quatorze grands canons de siège et une grande abondance de boulets. Alors, l'empereur mit le siège de part et d'autre de la ville, du côté de la terre comme du côté de la mer, et disposa les pièces d'artillerie en trois points : près de la chapelle Saint-Antoine, que j'ai décrite plus haut, il mit en batterie quatre canons ou pièces, avec lesquelles il fit bombarder, par-dessus la rade, la tour Saint-Nicolas ; puis à deux perches environ de la mer en direction de la colline, il y plaça également trois canons ou pièces, qui bombardaient le château ; en troisième lieu, face au levant, il y avait sept canons ou grandes pièces, qu'il fit tirer contre la muraille de la ville.

Il fit toutefois porter ses plus grands efforts contre la tour Saint-Nicolas, dans l'espoir qu'une fois prise, elle livrerait facilement accès à la ville par la jetée qui l'y relie ; car celle-ci est dépourvue de fossés de ce côté jusqu'à la mer. Et lorsqu'il eut abattu cette tour, même là où elle était la mieux fortifiée, de la hauteur d'un étage environ, il projeta de lancer l'attaque. À ce qu'on m'a dit, il choisit parmi ses meilleurs hommes environ deux mille, ou plus, parmi ceux qui avaient embarqué sur sa grande galée, pour qu'ils attaquent la tour par la mer. Il fit fabriquer un pont en bois, qu'ils prirent avec eux sur la galée, afin qu'en l'approchant de la tour, ils aient un meilleur appui pour l'attaquer ; car où qu'on porte ses pas aux alentours, la mer est hérissée de rochers, ce qui empêche d'y accéder par bateau. Quand donc les Turcs se furent approchés d'environ une perche de la tour, tout à coup, par l'action de Dieu, le Seigneur tout-puissant qui n'abandonne pas Ses fidèles dans la détresse, la galée sombra avec tous ceux qui y avaient pris place, sans laisser le moindre signe de vie. Voilà ce que deux illustres bourgeois résidant à Rhodes ont raconté en ma présence au patron de notre navire¹⁵.

Quand l'empereur turc eut constaté que les événements ne tournaient pas à son gré, il ordonna avec une énergie redoublée de pilonner la ville à partir de la position équipée des sept pièces d'artillerie, comme cela a été décrit plus haut. Je tiens de

¹³ L'auteur a voulu expliciter cette énumération de deux empires et douze royaumes, présente déjà chez Caoursin (*Descriptio*, [3] et [22]), mais s'il ne se trompe pas sur les deux empires, on a du mal à saisir ce que signifie cette liste de seize (!) noms, pour la plupart antiques et sans rapport avec la géopolitique du XV^e siècle.

¹⁴ Nouvelle erreur, qu'on retrouve aussi chez Zedlitz : le sultan ne vint pas en personne à Rhodes.

¹⁵ Agostino Contarini.

l'artilleur du maître de Rhodes lui-même, qui participa au siège, que ces pièces tirèrent jusqu'à quatre-vingts fois par jour, alors que la ville n'était pas protégée par autant de fossés qu'aujourd'hui ; car elle n'avait en tout et pour tout qu'un seul mur et une seule ligne de fossés pas très profonds. Mais quand l'artillerie eut percé ce mur sur une longueur d'environ deux perches et demie, les serviteurs du maître de Rhodes et les citadins démolirent leurs maisons en ville et élevèrent à l'intérieur un second mur, de la hauteur de trois hommes environ ou un peu plus, qu'ils flanquèrent d'un petit fossé, sans que les Turcs les vissent. Ce mur et ce fossé étaient, certes, de bien mauvaise qualité, mais c'est que les Turcs ne leur laissèrent pas le temps d'en faire de meilleur.

Ainsi donc, le jour de la Saint-Pantaléon, dès l'aube, l'assaut fut lancé dans le fracas des cris, des sonneries de trompette et des roulements de tambour. Mais le Seigneur Dieu tout-puissant en personne combattait avec eux ; car le château et la ville forment une si vaste enceinte qu'il y avait bien trop peu d'hommes pour la défendre sur toute son étendue. Aussi le maître de Rhodes avait-il disposé que chacun sût à quel poste il devait se placer et livrer bataille en cas d'assaut. Là où la muraille de la ville avait été détruite de fond en comble, le maître combattit lui-même avec trente-six hommes de sa cour, qu'il avait choisis pour leur grande valeur et en qui il fondait ses plus grands espoirs ; ensemble ils firent face, à ce qu'on m'a dit, à trois mille Turcs ou même davantage. Hormis le maître et six de ses compagnons, tous furent tués sur les murailles et ils eurent beau combattre en chevalier, ils ne purent refouler une telle multitude. C'est alors qu'un Turc moresque¹⁶ frappa le maître de Rhodes d'un coup de lance et le blessa à la gorge, de telle sorte qu'il le fit tomber du haut de la muraille dans la ville ; mais un autre Moresque chrétien, un serviteur du maître de Rhodes, voyant ce qui était arrivé à son seigneur, s'appliqua à le venger : il ajusta le Turc, le transperça de sa lance et le tua¹⁷.

Comme l'affaire commençait à mal tourner pour les chrétiens et que les Turcs étaient de plus en plus nombreux à monter sur les murailles, le Seigneur Dieu tout-puissant daigna manifester Ses merveilles en semant l'effroi chez les Turcs. Voici comment : les demoiselles et les dames qui habitaient la ville avec les enfants, après avoir pris à la main une bannière sur laquelle était peinte la Passion de Notre Seigneur, allèrent porter du vin et du pain à ceux qui se battaient contre les Turcs, pour les restaurer – car la bataille durait depuis plusieurs heures, les chrétiens se retrouvaient dans une situation très difficile et les Turcs montaient toujours plus nombreux sur les murailles. Ainsi donc, les demoiselles et les dames traversèrent les rues en direction de l'endroit de la ville où les Turcs donnaient l'assaut et où ils avaient déjà pris pied sur les murailles. C'est alors qu'à la vue de ces demoiselles et de

¹⁶ *Maurénin* : le terme, dérivé du latin *maurus*, désigne par extension les Noirs.

¹⁷ L'action héroïque de Pierre d'Aubusson, de ses 36 compagnons et le duel des Moresques constituent déjà une légende.

ces dames, par la grâce de Dieu, les Turcs furent saisis d'effroi : ils les prirent pour des hommes d'armes et, effrayés, firent marche arrière, tombèrent de la muraille les uns sur les autres et s'enfuirent en renversant ceux qui se trouvaient derrière. Les derniers, voyant les premiers prendre la fuite, s'enfuirent à leur tour, tous comme étourdis et aveuglés. Je me suis laissé dire que jusqu'à ce jour, les Turcs qui ont pris part à l'assaut croient avoir vu de leurs yeux des hommes d'armes et ne veulent pas en démordre¹⁸.

Après cette bataille, l'empereur turc, voyant que toutes les peines et les dépenses qu'il avait engagées dans ce but depuis de si nombreuses années et à si grands frais restaient vaines, que cela faisait trois mois que le siège durait et que, loin du succès escompté, il n'essuyait que des échecs, ne fit plus donner les canons. Il demeura cependant après cette bataille dans son camp encore cinq jours pour l'honneur, de peur qu'on ne lui reprochât, au cas où il aurait déguerpi précipitamment sitôt la bataille achevée, de s'être enfui honteusement. Une fois ces cinq jours écoulés, il monta avec le reste de ses hommes sur ses galées et ses nefes et il rentra chez lui dans son pays¹⁹. J'ai entendu dire de source sûre qu'il laissa à son départ tous les hommes tombés durant le siège, ainsi que ceux qui s'étaient noyés sous les murs de la tour Saint-Nicolas, comme je l'ai dit plus haut ; leur nombre se monte à quinze mille ou davantage, pour un siège qui aura duré trois mois. En plus, d'après ce qu'on m'a dit, ils tirèrent avec leurs grands canons six mille soixante cinq boulets²⁰, que le voyageur peut voir encore aujourd'hui : d'abord quand on se rend du port dans la ville, il y en a deux longues rangées non loin de la porte de la ville, ainsi que dans le château entre les fossés, quand on pousse vers la chapelle Saint-Antoine ; on en voit également ici et là dans la ville, puis d'autres encastrés dans les tours des murailles, ou même en pleine mer. Tous ces boulets sont extraits d'une pierre extrêmement dure²¹.

Après que l'empereur turc eut décampé, le maître de Rhodes fit fondre de grands canons pour les boulets que les Turcs y avaient tirés, afin de les faire trembler de peur. Deux se trouvent dans la cour du château ; l'un a trente-six petits emfans de longueur et le second vingt-huit, et deux autres moins longs, que j'ai pu voir. Puis, le temps passant, comme l'empereur turc avait dépêché une ambassade auprès du maître de Rhodes pour une affaire différente, il fit entre autres demander au maître de lui revendre les boulets qu'il avait tirés sous les murs de Rhodes ; il voulait donner pour chacun, qu'il fût petit ou grand, dix ducats d'or. Le maître de Rhodes lui fit répondre

¹⁸ Zedlitz est le seul autre pèlerin à reproduire – de manière beaucoup plus lapidaire – cette explication démystifiante. Encore attribue-t-il nommément la méprise à l'influence de la sainte Vierge et de saint Jean.

¹⁹ L'*HJ* confirme que le 2 août, soit cinq jours après le dernier assaut, les Turcs commencèrent à se replier, mais leur départ définitif date cependant du 18.

²⁰ On lit le même chiffre sous la plume de Zedlitz.

²¹ Ces boulets furent laissés en place par les Hospitaliers comme mémorial de la victoire (cf. *supra*, Dietrich von Schachten, texte X-18).

de revenir à Rhodes, où il les lui renverrait gratuitement de la même manière qu'il les avait reçus²².

Le maître de Rhodes fit élever dans la ville, à l'endroit même où, en pleine bataille, il était tombé de la muraille et avait été blessé par le Maure (comme cela a été raconté ci-dessus), un couvent, petit, mais joliment construit, en l'honneur de saint Pantaléon²³, et il y fit faire la tombe dans laquelle il souhaite être enseveli²⁴. Sur les portes de ce couvent, il fit sculpter dans une pierre très pure toute l'histoire qui lui était arrivée pendant la bataille et comment il avait été blessé. Et dans ce cloître vivent dix Cordeliers²⁵.

Le château, la ville de Rhodes, tous les murs et toutes les maisons sont construits soigneusement en pierre de taille.

Le dimanche après la Saint-Pierre-et-Paul [30 juin], nous avons assisté à la messe en l'église Saint-Jean, proche du palais et, après la messe, on nous y montra les reliques que je vais décrire : d'abord un morceau de la croix du Christ Notre Seigneur, long de deux pouces ou plus, et encore deux morceaux, dont un de la taille du petit doigt. Ensuite, on nous a montré une monnaie d'argent, l'une de celles pour lesquelles le Christ fut vendu aux Juifs. Après, on nous montra l'avant-bras droit de saint Jean et sa main avec le pouce et deux doigts à côté du pouce. Les deux autres doigts n'y sont point et personne ne sut dire où les deux autres avaient disparu. Ensuite, on nous montra un bras de saint Laurent, un bras de saint Benoît et l'humérus de saint Étienne. Et il y a aussi une croix en laiton, qu'on dit forgée de ce même récipient où le Seigneur a lavé les pieds aux apôtres après la Cène. Et un frère de l'Ordre de Rhodes me dit avec certitude que qui a la fièvre et boit de ce calice²⁶, en sera tout de suite soulagé. On nous montra aussi beaucoup d'autres reliques serties en argent, et aussi une très grande corne de licorne. Ayant admiré cesdites reliques, nous nous rendîmes en barques à bord de la galère et, à l'heure de midi, nous quittâmes Rhodes avec un excellent vent pour une étape de quelque quarante milles italiens. Et c'est là la fin du récit à propos de l'île Rhodes.

²² On reconnaît là une version développée de l'histoire (imaginaire) que connaît déjà Schachten. Elle est absente du récit de Zedlitz.

²³ Ce couvent doublait, à l'usage des Grecs, l'église latine Sainte-Marie de la Victoire confiée aux Franciscains. Dès le milieu des années 1480, la visite de ces deux églises devint l'une des étapes obligées pour tout pèlerin de passage à Rhodes. Pierre d'Aubusson ordonna qu'une procession s'y rende chaque 27 juillet afin de commémorer la victoire.

²⁴ Sans donner autant de détails, Zedlitz confirme l'information. En réalité, à la mort de Pierre d'Aubusson en 1503, seules ses entrailles y furent inhumées. Son corps fut enseveli dans une chapelle de l'église conventuelle Saint-Jean qu'il avait fait aménager à cet effet.

²⁵ *Bosák*, de *bosý*, littéralement « déchaux », renvoie aux frères Mendiants, spécialement aux Franciscains. Henri de Zedlitz y fait lui aussi allusion, mais n'en précise pas le nombre.

²⁶ Il doit manquer ici un membre de phrase.

[*Voyage de retour (21-25 août)*]

Et à bord de barques, nous nous rendîmes en ville, et chacun d'entre nous vers son lieu d'hébergement. Dans la soirée, quelques-uns d'entre nous allâmes pour la nuit dans le bâtiment que l'on nomme l'infirmerie, que le grand maître a fait construire pour les pèlerins malades, ainsi que cela a été écrit auparavant. Les hôtelleries sont mauvaises, et il n'y a rien pour y coucher, mais là, dans cette infirmerie, deux chambres, chacune dotée de deux lits, nous furent données pour mon compagnon et moi. On nous apporta du pain blanc et du vin, et nous pûmes nous reposer.

Le jeudi avant la Saint-Barthélemy [23 août]²⁷, nous nous rendîmes dans la matinée avec notre patron²⁸ au palais pour une audience du grand maître de Rhodes. Celui-ci est un Français, du nom de Pierre d'Aubusson, bel homme âgé d'environ soixante-dix ans, avec une longue barbe grise. Et lorsque nous allâmes dans la salle où il se trouvait, il avait avec lui les membres de son Conseil, au nombre d'une douzaine, et son chancelier²⁹. Tous beaux hommes, avec des habits raffinés et portant au cou de grands colliers d'or qui pouvaient valoir chacun quelques centaines de florins. Et il y avait avant cette salle de nombreux membres de sa suite, tous portant la croix de l'Ordre. Et lorsque nous pénétrâmes dans la salle, il salua notre patron et quelques-uns d'entre nous en nous donnant la main. Puis nous rentrâmes dans nos hébergements.

Le vendredi, veille de la Saint-Barthélemy [24 août], nous assistâmes à la messe en l'église Saint-Jean-Baptiste, située à côté du palais magistral et, la messe dite, nous nous rendîmes au palais. Et là, dans la chapelle, on nous montra l'insigne relique, à savoir l'épine de la couronne dont le Christ fut couronné. Cette épine est sertie dans une monstrence de cristal ronde, pour pouvoir être admirée. On nous montra aussi le bras de sainte Catherine, vierge, ainsi que beaucoup d'autres reliques. Et après les avoir vues, nous rejoignîmes nos hébergements respectifs.

Le samedi, jour de la fête de la Saint-Barthélemy [25 août], comme le dimanche suivant, nous fûmes à Rhodes pour acheter ce que chacun désirait : camelots, tapis et pierres précieuses, autant que l'on peut en trouver ici, et, le soir, ayant mené nos affaires, nous nous rendîmes en barque à bord de notre galère, puis, deux heures après la nuit tombée, nous hissâmes les voiles et naviguâmes, avec l'aide de Dieu, ayant bon vent pour la suite de notre voyage.

²⁷ La Saint-Barthélemy est ici fêtée selon l'usage de Rome, le 25 août.

²⁸ Il s'agit encore d'Agostino Contarini.

²⁹ En réalité, il s'agit de Guillaume Caoursin, vice-chancelier, qui assistait aux séances du Conseil.

X-21

PIETRO CASOLA

(1494)

Viaggio a Gerusalemme di Pietro Casola, éd. Anna Paoletti, Alessandria, 2001¹.

Le chanoine Pietro Casola (v. 1427-1507) appartenait à une famille noble de Milan. Il décida de partir en pèlerinage aux Lieux Saints en 1494, ayant, dit-il, déjà « entre soixante et soixante-dix ans ». Il semble être entré très jeune dans les ordres ; il fut élu, en 1453, recteur de l'église de San Vittore. Son entrée parmi les chanoines de l'église ambrosienne remonte à 1476, d'après les lettres patentes de Galeazzo Maria Sforza. Dès 1460, il séjourna à Rome comme secrétaire de la légation milanaise auprès de la cour pontificale, où il resta seize ans. Pietro Casola rédigea également quelques textes liturgiques.

Le 4 juin, il quitta Venise à bord de la *Contarina*, et il fut de retour fin octobre. Son récit de pèlerinage n'est connu que par un manuscrit unique et peut-être autographe (Milan, Bibl. Trivulziana, ms. 141). Au voyage aller, l'étape rhodienne dura du 5 au 8 juillet, au retour, du 19 au 22 septembre.

Le samedi 5 juillet, au lever du jour, nous avions parcouru 200 milles et, avec le vent en poupe, nous naviguions doucement, ce qui nous permit d'arriver au port de Rhodes à la vingt-deuxième heure. Là, nous entendîmes aussitôt raconter que certains navires de corsaires turcs, dont l'un s'appelait Arigi et l'autre Camalio, s'étaient emparés d'une nef et une caravelle, chargées de marchandises pour plus de 60 000 ducats, et qui se rendaient de Chypre à Rhodes. Ces nouvelles causèrent une grande frayeur, particulièrement à ceux qui n'étaient pas accoutumés aux voyages en mer. Pour cette raison, on ne fit pas les habituelles démonstrations de trompettes, petits canons et bannières déployées à notre entrée dans le port. Quand la galère y fut amarrée, les pèlerins, ou du moins la majorité d'entre eux, descendirent à terre pour se rafraîchir et rendre visite à des amis, car, à Rhodes, les frères de Saint-

¹ Le texte a aussi été traduit, de manière assez fautive, en anglais : *Canon Pietro Casola's Pilgrimage to Jerusalem in the year 1494*, éd. Margaret Newett, Manchester, 1907.